

Échecs

Roman (1979 – 1983)

Jean-Philippe Toussaint

À la mémoire de Juozas Lanskoronskis

Pour Sylvie Pontoizeau et Anne-Dominique [\[1\]](#)

Ouverture

Le couloir est interminable [\[2\]](#). La porte grandit à peine [\[3\]](#). Elle est encore petite, loin. J'ai encore le temps de penser. On a toujours le temps de penser. Sauf. La porte est aussi grande que moi. Je saisis la poignée, la tourne, la tire. Par l'entrebâillement je vois la pièce. J'entre. La pièce est grande, blanche, rectangulaire. Très peu meublée. Les lits, les tables, les chaises et les quelques armoires s'agencent dans l'espace avec une précision géométrique. L'échiquier est au centre. [\[4\]](#)

Mon Adversaire est un individu quelconque. Jeune. Iris très bleus. Visage inexpressif. Habillement médiocre. Il est entouré de père, mère, militaire, valises : de grosses valises brunes, gonflées, que ligote de la ficelle rustre. Ses parents, à quelques pas de lui, le dévorent des yeux avec le mélange d'anxiété et de fierté qui donne du charme aux visages les plus ingrats. Sans hésiter, je fais mouvement vers eux. Leur conversation cesse et, pour se donner une contenance, ils touchent leurs vêtements, les frottent, les lissent. Mon Adversaire se retourne et soulève le bras. Nous nous serrons la main. La sienne est moite.

L'arbitre porte un smoking noir. Il a des épaules larges et un visage massif dont les yeux filent. Il n'a encore rien dit. Manifestement il attend quelque chose. Peut-être la mort du journaliste, qui fait du bruit en remontant sa montre. Le journaliste s'immobilise. L'arbitre ouvre la bouche. Il va parler, je le devine. Il parle. Sa voix n'est pas puissante, un filet, mais expire l'autorité. Et l'inspire. À un point tel que je me sens obligé de feindre l'audition attentive.

L'arbitre dit :

– Article I

1. Le jeu d'échecs est un jeu sans hasard qui se joue sur un carré de soixante-quatre cases entre deux joueurs disposant chacun de seize pièces, qui sont blanches pour l'un et noires pour l'autre.

2. Le but du jeu est de faire mat le roi du camp opposé. Le joueur qui fait mat gagne de ce fait la partie.

Je souris. À peine mes lèvres s'écartent-elles que l'arbitre s'interrompt. Il relève la tête et la déplace latéralement. En baissant les paupières, je parviens à ne pas détourner le regard. Mon sourire a disparu depuis longtemps.

L'arbitre poursuit :

– Article VII

1. Chaque joueur dispose de deux heures et demie pour jouer quarante coups.
2. Si un joueur dépasse ce temps, il perd la partie. Quelle que soit la position.
3. Le temps des joueurs est réglé par une pendule à double cadran.

Le journaliste soulève la jambe et, de la pointe du pied, frotte légèrement l'empêgne de l'autre chaussure. L'arbitre se tait. Le journaliste se fige, les pieds superposés. L'arbitre reprend. Il termine son long exposé sur le même ton monocorde. Lorsqu'il a fini, la mère serre doucement la main de mon Adversaire ^[5].

Avec une scrupuleuse économie de gestes, l'arbitre nous fait asseoir. Il invite l'entourage de mon Adversaire à prendre place sur des chaises situées à quelque dix mètres de l'échiquier. Je refais le nœud de ma cravate (rouge). Ma main tremble. Dans ma poitrine, les poumons se rapprochent l'un de l'autre en compressant les oreillettes, ce qui tend les ventricules. Mon cœur est cerné. Il suffoque. Il étouffe. Je soupire longuement. L'arbitre met en marche le mécanisme d'horlogerie de ma pendule. Que de fois ne me suis-je trouvé en face de cette série de pièces parfaitement ordonnées ? Que de fois ? L'arbitre s'éloigne. Et j'entends déjà le tac. Le tic. Le tac. Le tic. Le tac. Que de fois ? Il suffit de pousser le pion roi de deux cases. Que de fois ? Un frottement. Ce moment cependant. Doux glissement sur la rugosité d'une surface perlée qui provoque le feu au contact du soufre la flamme boursoufle la délicate pellicule digitale et la brûlure gagne le corps en un frisson de déchirure ^[6]. Je lâche le pion sur la case « e4 ». Que de fois ? Le pion. Que de fois ? C'est fini ^[7].

Au vingt-septième coup, mon Adversaire abandonne. Pendant trois heures le silence a été complet, à peine troublé de temps en temps par le faible frottement d'une pièce sur le bois de l'échiquier. Maintenant toutes les chaises crissent ensemble au contact du sol. Les bouches s'ouvrent. Un murmure d'abord, qui s'amplifie. Les cinq personnes présentes dans la pièce se pressent au centre. Je serre quelques mains et me dirige en silence vers le coin qui m'est attribué. Je le visite en vitesse. Un lit, une table, une petite armoire et un cabinet de toilette. Je m'assieds sur le lit. Mon Adversaire regagne son coin. Les siens le suivent. Ils semblent se demander s'ils doivent lui adresser la parole ou attendre qu'il parle. Lui, ne fait pas attention à eux, il est pensif. Il s'assied, ferme les yeux, se passe les mains sur le visage et, sortant soudain de sa torpeur, demande : Qu'est-ce qu'on mange ? Du poulet, dit la mère.

J'éprouve un curieux malaise en me réveillant, une impression de pâte qui macère dans la bouche. Les siestes m'ont toujours fait le plus grand mal. Invariablement, s'il m'arrive de dormir en plein jour, je me réveille désespéré et reste maussade toute la soirée ^[8]. Me redressant à demi, je parcours la pièce du regard, je regarde les murs, les quatre murs qui l'enserrent. La pièce est grande, blanche, rectangulaire.

Dressé au centre, l'échiquier est vide maintenant. Les cases noires se détachent. En surface, sous la couche de vernis à peine sec, d'infimes bulles dont la présence m'avait déjà frappé pendant la partie, sont à jamais emprisonnées, figées dans leur ancien élan [\[9\]](#). Sans me lever, je regarde sous mon lit. Ma valise est au fond. Je l'attire à moi, l'ouvre et sors une conserve de tripes. Avec un ouvre-boîte minuscule, j'entreprends de découper circulairement le couvercle. J'enfonce un doigt dans l'interstice aménagé, tords le métal et ouvre la boîte en grand. Une odeur émane des viscères froids [\[10\]](#). Installant un coussin derrière mon dos, je mange sur mon lit, songeur. Ma main va et vient de la boîte à la bouche. Elle fouille dans les abats, elle sélectionne. De temps à autre, un morceau s'égaré sur mon menton. Je le renvoie dans le récipient d'un revers de l'index. Pour finir, je lèche longuement mes doigts enduits de sauce froide et, d'un coup de pied nonchalant, déséquilibre la boîte qui tombe au bas du lit et s'en va rouler, rouler au centre de la pièce. Aussitôt, je suis l'objet de certains regards dubitatifs. Mes voisins me regardent, étonnés. Je me lève d'un bond et marche vers eux, le regard droit, provocant. Ils baissent les yeux. Je me retourne et rentre dans mon coin en entraînant la boîte avec moi, à petits coups de pied. Je me souris intérieurement. Je me trouve mignon [\[11\]](#).

L'après-midi se termine. Pourquoi n'y a-t-il pas de fenêtres ? La nuit tombe sans moi désormais [\[12\]](#). Dans la pièce, les quatre néons, disposés en ligne discontinue sur le plafond, martèlent une lumière uniforme, éclat blanc redondant qui tapisse les murs blancs. Le père ne cesse de jeter des regards furtifs dans ma direction. Depuis ce matin. Il m'agace. Il n'ose me regarder franchement mais sa discrétion appuyée est encore plus lourde à supporter. Il est étriqué cet homme. Timide sans doute. Dominé par sa femme. Respectueux en face du militaire. Admiratif devant son fils. Un personnage réservé, probablement sans odeur. Leur dîner se termine. La mère débarrasse la table. Les hommes la suivent des yeux, inattentifs. Le militaire pose trois échiquiers sur la nappe. Je prépare les manœuvres de la soirée, dit-il, grave, conscient d'un devoir. La mère fait la vaisselle. En suivant les oscillations de son corps, j'essaie de deviner ce que d'une assiette, d'un verre ou d'un couvert, elle lave. Parfois je me trompe.

La mère apporte le café. Posée sur la table, la cafetière fume dans l'inintérêt général. Il n'y a pas de tasses, dit le militaire. Pas de tasses ? dit le père. Le militaire fixe le père. Le père se lève et va dire à la mère qu'il n'y a pas de tasses. La mère dépose son torchon. Elle se baisse, ouvre un carton et sort quatre tasses enrobées de papier de soie. Le père les déballe et les dispose sur la table. Il n'y a pas de sucre, dit le militaire. Pas de sucre ? dit le père. Je croyais que vous en preniez, dit le militaire. C'est vrai, dit le père [\[13\]](#). La mère apporte le sucre. Le père fait glisser le sucrier jusqu'à lui et sort quatre cubes, qu'il noie dans son café. Le militaire allume un cigare. À petites bouffées, il installe une position sur l'échiquier. Mon Adversaire va boire un verre d'eau. Il revient et fait craquer ses doigts un par un. Je ne supporte pas ce bruit. Je le dis à voix haute. Le son de ma voix fait sursauter le père, qui en renverse son café. Heureusement le sirop coule lentement, il peut rectifier la direction de l'écoulement à son avantage. Toutes les personnes présentes dans la pièce ont les yeux tournés vers moi [\[14\]](#). Je répète :

– Pourriez-vous, à l'avenir, éviter de faire craquer vos articulations.

Chacun reprend ses occupations précédentes. Pour ma requête : compréhension, sourires mutuels. Mon Adversaire va boire un autre verre d'eau. Au retour, il jette un coup d'œil sur l'échiquier et montre les tours au militaire, les tours blanches doublées sur la colonne ouverte. Le dix-septième coup de la partie de ce matin. Ma main se promène mentalement. Elle avance, bouge les pièces, recule, repart, bouleverse la position, revient. La variante d'échange est catastrophique pour lui. Je ramasse ma veste qui traîne au bas du lit et note, dans mon vieux carnet, 19. f4, suivi de deux points d'exclamation. Le militaire, les coudes aplatis sur la table, analyse le coup de fou intermédiaire. Mon Adversaire se tourne vers moi, je ferme les yeux.